

LEONARD

FREED

PHOTOGRAPHING THE WORLD DISORDER

WORLDVIEW

19.10.2018

17.03.2019

DOSSIER DE PRESSE



Suspect placé en détention préventive dans une voiture de police. New York, 1978
© Leonard Freed / Magnum Photos

SOMMAIRE

**Leonard Freed. Worldview :
Photographe un monde en désordre**

**Un demi-siècle
de photographie documentaire**

Une œuvre en recherche de « vérité »

Activités autour de l'exposition

Publications

En pratique

Partenaires

CONTACT PRESSE

Chouna Lomponda

Responsable de la Communication

Téléphone : (+32) 02 500 88 35

Courriel : lchouna@mjb-jmb.org



Amsterdam. Pays-Bas, 1958
© Leonard Freed / Magnum Photos

**Une exposition à découvrir
au Musée Juif de Belgique**

19.10.2018 > 17.03.2019

LEONARD FREED

Worldview :

Photographe un monde en désordre

Le combat pour l'égalité raciale aux Etats-Unis, l'Europe à l'heure de la Guerre froide, le conflit israélo-palestinien, ou encore les policiers au travail : loin de choisir ses sujets au hasard, Leonard Freed, un des maîtres de la photographie documentaire (1929-2006), nous donne à voir les individus ordinaires pris dans le désordre du monde.

En partenariat avec la prestigieuse agence Magnum, le Musée Juif de Belgique présente une rétrospective de l'œuvre du photographe américain Leonard Freed (1929 – 2006). Outre des planches-contacts inédites, les visiteurs peuvent y découvrir cent soixante tirages noir et blanc de Freed. L'exposition s'achève par un film de treize minutes dans lequel le photographe revient, à la première personne, sur la manière dont il construisait ses sujets.

Issu d'un milieu modeste, Freed naît à Brooklyn dans une famille juive originaire de Minsk, en Biélorussie. Jeune adulte, il rêve de devenir peintre, mais un voyage de deux ans en Europe et en Afrique du Nord au début des années 1950 le fait changer d'avis. Il sera photographe.

Son œuvre, sensible, patiente et engagée, raconte la deuxième moitié du 20^e siècle par le prisme des individus ordinaires. Rejoignant l'agence Magnum en 1972, Freed cherche à rendre intelligible le monde qui l'entoure. La reconstruction de l'Europe d'après-guerre, le mouvement des droits civiques aux États-Unis, le conflit israélo-palestinien, la police et le maintien de l'ordre, la chute du communisme après 1989 : à travers ces événements auxquels il rend toute leur complexité et leur caractère désordonné, ce sont des thèmes aussi intemporels que la peur, l'amour, la violence, la révolte ou l'éphémère des choses que le photographe met en lumière.

De ses débuts new-yorkais en 1954 à ses derniers clichés pris à Garrison depuis la fenêtre de sa chambre en 2002, « Leonard Freed : Photographe un monde en désordre » retrace le parcours d'une figure majeure de la photographie documentaire. Son regard nous invite à une plongée inédite dans l'histoire du monde depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

UN DEMI-SIÈCLE DE PHOTOGRAPHIE DOCUMENTAIRE

L'« œil » singulier de Leonard Freed raconte la marche du monde sur plus d'un demi-siècle et à travers trois continents. L'exposition s'articule autour de six thématiques.

1954-1956 : Un nouveau monde

Après un long séjour en Europe, Freed revient aux États-Unis en 1954. Résolu à devenir photographe, il parcourt New York et réalise un premier reportage sur les Juifs hassidiques. Né dans une famille juive, Freed n'est pas religieux et c'est en témoin engagé qu'il observe cette communauté : il aurait pu en faire partie si l'histoire s'était déroulée différemment. Au cours des années qui suivent, de Manhattan à Harlem en passant par Wall Street, il immortalise sa ville natale, effervescente et bigarrée.

1956-1962 : Un ancien monde

Dès 1956, Freed est de retour en Europe. Cette année-là, il documente la catastrophe du Bois du Cazier, qui fait 262 morts dans les charbonnages de Marcinelle. Exploration de la condition humaine, l'œuvre de Freed s'attache davantage aux individus pris dans la tourmente qu'à l'événement lui-même. En 1958, il s'établit à Amsterdam avec sa femme Brigitte, rencontrée à Rome. Les stigmates que la Seconde Guerre mondiale a laissé sur l'Europe forment désormais le cœur de son travail, qui se poursuit notamment en Allemagne. C'est aussi à cette période qu'il réalise ses premiers reportages en Israël.



Le long du Mur de Berlin. Allemagne de l'Ouest, 1965
© Leonard Freed / Magnum Photos

1963-1965 : Un monde blanc

Au cours des années 1960, la lutte pour l'égalité raciale secoue les États-Unis. Suivant de près le mouvement pour les droits civiques, Freed photographie en 1963 la Marche sur Washington, au cours de laquelle Martin Luther King prononce son fameux discours « I Have a dream ». Par la suite, il se penche sur la vie quotidienne de la communauté afro-américaine de Harlem. Ce travail lui vaut une première consécration : Freed est sélectionné en 1967 pour intégrer l'exposition « The Concerned Photographer », aux côtés de figures aussi illustres que Robert Capa et David Seymour.



Marche sur Washington. Washington D.C., 28 août 1963
© Leonard Freed / Magnum Photos

1963-1968 : Un monde nouveau

À partir de 1965, Freed est en Allemagne. Le poids que la Seconde Guerre mondiale y fait peser sur les mémoires familiales retient son attention, au même titre que les divisions créées par la Guerre froide. Il photographie les mutations du monde du travail, notamment dans le bassin industriel de la Ruhr, mais aussi ce que femmes et hommes font de leur temps libre.

Tout au long des années 1960, Leonard Freed raconte la transformation des sociétés occidentales, photographiant les cercles artistiques d'Amsterdam comme les businessmen de Wall Street. Il n'oublie pas les exclus du système – en particulier les sans-abris. En 1967, il retourne en Israël pour couvrir la guerre des Six Jours, photographiant soldats israéliens et familles arabes.



Un soldat égyptien mort, étendu sur une plage pendant la guerre des Six Jours. Bande de Gaza, 1967
© Leonard Freed / Magnum Photos

1970 – 1979 : Un monde en désordre

Au début des années 1970, Freed se lance dans un projet au long cours sur la police new-yorkaise. Il suit les policiers sur les scènes de crimes, et les accompagne aussi dans leur vie quotidienne. Refusant les clichés du genre, qui dépeignent les policiers en gangsters stéréotypés ou en saints gardiens de l'ordre, il nous montre des hommes mal payés, harassés par leur travail, amenés à négocier sur un terrain violent.

Parallèlement à ce projet sur le maintien de l'ordre, Freed se penche sur les dissidents, les marginaux, les contestataires. Il explore différentes formes de contre-cultures nées de l'après-1968, retraçant une période de lutte et de désir de liberté. Les hippies, les toxicomanes, les pacifistes, les féministes, les travestis deviennent l'objet de ses reportages.



Une jeune fille et son petit frère à un festival hippie à Hyde Park, Londres. Angleterre, 1971
© Leonard Freed / Magnum Photos

1981 – 2002 : Un monde sans fin

Durant les décennies 1980-1990, Freed continue à photographier la marche du monde. En 1989, il est au cœur de la révolution roumaine, capturant le visage d'anonymes pris dans la tourmente de l'Histoire. Jusqu'au début des années 2000, il répond à des commandes de magazines,

tout en menant des projets personnels, tel un reportage sur Rome. Insatiable, il réalise ses ultimes clichés depuis la fenêtre de sa chambre à Garrison (État de New York), où il meurt en 2006, âgé de septante-sept ans.

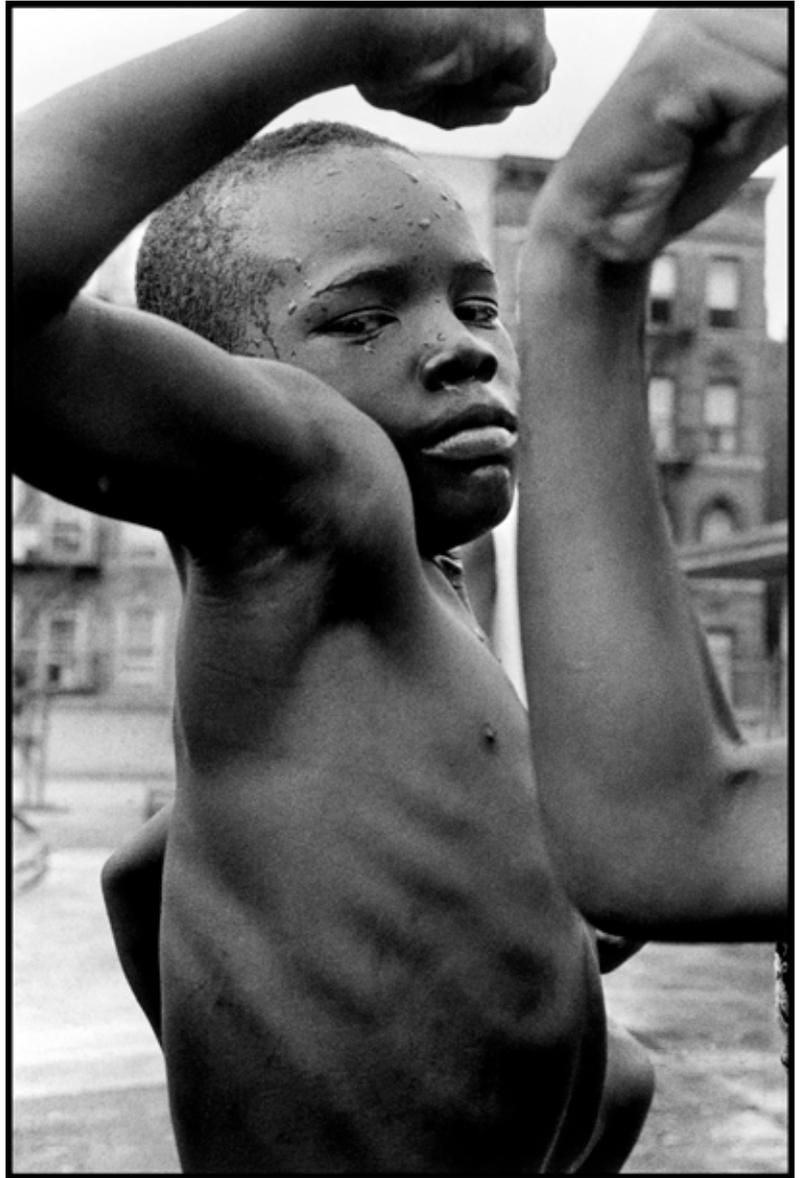


Strip-teaseuses dans les coulisses. Atlanta, 1996 © Leonard Freed / Magnum Photos

UNE ŒUVRE EN RECHERCHE DE « VÉRITÉ »

« Freed a toujours accordé une grande attention à l'élément humain. À tel point que les paysages naturels ou urbains ne constituaient à ses yeux que des contextes pour les interactions sociales ou les comportements individuels. Ils ne constituaient jamais une fin en soi. Freed se sentait proche des aspirations humanistes de la Grèce antique ou de la Renaissance. Il voulait que ses photographies affichent un certain désordre, paraissent non terminées, présentent une tension et soient dynamiques. Qu'elles reflètent la vraie nature de la vie sociale. Il faisait face à la réalité – la guerre, la révolution, la vieillesse, la pauvreté et le crime – mais il pouvait aussi s'arrêter et apprécier les petits miracles de la vie – un enfant qui montre fièrement ses muscles, des amoureux qui s'embrassent, une foule en adoration autour de son champion, Martin Luther King. Ses photographies sont à la fois directes, honnêtes, touchantes, poétiques, douces et profondément émouvantes ».

(William A. Ewing, commissaire d'expositions et co-auteur de l'ouvrage *Leonard Freed. Worldview*, Gottingen, Steidl / Musée de l'Élysée, 2007).



Un jeune garçon joue « au dur » dans les rues de Harlem. New York, 1963
© Leonard Freed / Magnum Photos

*En fin de compte, la photographie révèle qui vous êtes.
C'est la recherche de la vérité par rapport à vous-même.
Et la recherche de la vérité devient une habitude.*

Leonard Freed

ACTIVITÉS AUTOUR DE L'EXPOSITION

Diverses activités consacrées à la question de la diversité culturelle et à ses modes d'expression prendront place autour de l'exposition.

5-7 octobre 2018

Concours de street photography : « The Brussels Eyewitness »

Dans le cadre de l'exposition « Leonard Freed. Photographier un monde en désordre », le Brussels Street Photography Festival (BSPF) s'associe au Musée Juif de Belgique pour mettre en avant la street photography. Un concours de photographies, intitulé « The Brussels Eyewitness », sera lancé les 5-7 octobre à l'occasion de la troisième édition du Brussels Street Photography Festival. Ce concours a pour but de mettre en avant le regard assertif d'artistes (inter) nationaux voulant témoigner de la réalité bruxelloise, de ses injustices et discriminations, mais aussi de son effervescence, sa vitalité, son désordre. La sélection des finalistes et des lauréats sera effectuée par un jury composé par le BSPF et le Musée Juif de Belgique. Les photos lauréates seront imprimées et exposées au Musée en février 2019. La participation est ouverte aux amateurs comme aux professionnels.

22 novembre 2018

Soirée littéraire « Litte Rock, 1957 » : rencontre avec Thomas Snégaroff

En prolongement de l'exposition, le journaliste et historien Thomas Snégaroff, spécialiste de l'histoire des Etats-Unis, sera l'invité des soirées littéraires au Musée Juif de Belgique. Il reviendra sur l'histoire des neuf lycéens noirs qui ont bouleversé la ségrégation raciale en Amérique en 1957.

Le 4 septembre 1957, à Little Rock, Arkansas, rentrée des classes sous le signe de la fin de la ségrégation scolaire. Les neuf enfants noirs inscrits au lycée jusque-là réservé aux seuls Blancs sont encerclés par une foule hystérique. La photographie de l'une des Neuf, Elizabeth Eckford, 15 ans, huée et insultée, fait la une des journaux le lendemain. L'Amérique est bouleversée. Commence alors un bras de fer qui oppose le gouverneur de l'Arkansas Orval Faubus au président des États-Unis Dwight Eisenhower. Thomas Snégaroff s'est rendu sur place pour enquêter sur cet épisode majeur de l'histoire de la lutte pour l'égalité des droits. Grâce à des témoignages inédits et des archives publiques exploitées pour la première fois, il livre un récit

captivant et émouvant qui brosse un portrait de l'Amérique d'hier et d'aujourd'hui.

La soirée, qui débutera à 19h, sera animée par Chouna Lomponda, responsable de la communication au MJB.

27 novembre 2018

« Perdre sa culture. Réflexions anthropologiques » : conférence de David Berliner

La perte se décline aujourd'hui sous toutes les formes. Perdre sa culture, son identité, ses traditions ou ses racines, et son corollaire — le besoin de transmettre — sont des figures mobilisées par de nombreux individus et collectifs à travers le monde. Irréversibilité du temps et lamento sur la disparition, ce que l'on a perdu soi-même ou pas. Dans cet exposé, David Berliner, professeur d'anthropologie à l'Université libre de Bruxelles, nous invitera à réfléchir sur ces nostalgies patrimoniales contemporaines, en révélant les formes diverses que peut prendre le diagnostic de la perte culturelle. Alors que se multiplient partout sur le globe les revendications à la préservation, l'anthropologie nous enseigne qu'il existe des façons différentes de penser la disparition, la mémoire, la transmission et le patrimoine.

30 novembre 2018

Pièce de théâtre : « Hacıvat & Karagöz, les réfugiés d'Anvers »

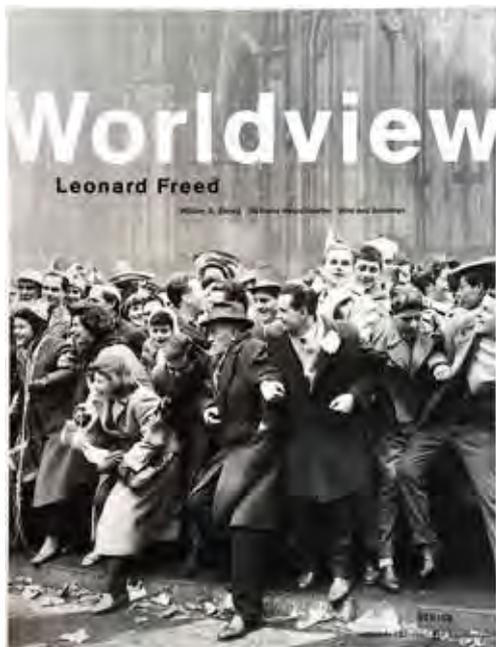
La troupe bruxelloise Ras El Hanout présentera le 30 novembre au Musée une pièce qui fera voyager les spectateurs à travers l'histoire européenne - de l'Empire Ottoman aux Pays-Bas Espagnols sous l'Inquisition - tout en traçant des parallèles avec l'actualité.

Cette pièce nous propose de réfléchir au statut des minorités ethniques et religieuses dans différents lieux et époques. Une représentation sera destinée au public scolaire, et une seconde en soirée au grand public.

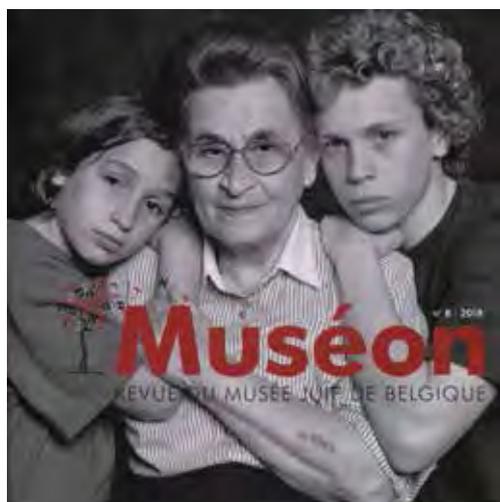
PUBLICATIONS

Cette exposition s'accompagne d'un catalogue richement illustré :

William A. Ewing, Nathalie Herschdorfer, Wim van Sinderen, *Leonard Freed. Worldview*, Gottingen, Steidl / Musée de l'Elysée, 2007, 312 p.



Le nouveau numéro du *Muséon*, la revue annuelle du Musée Juif de Belgique, est sorti cet été. Outre l'exposition Leonard Freed, il présente la diversité des activités de notre Musée.



Muséon. Revue du Musée Juif de Belgique, 2018, 132 p.

EN PRATIQUE

Vernissage

Le jeudi 18 octobre 2018 à 19h

Exposition

Du 19 octobre 2018 au 17 mars 2019

Adresse

Musée Juif de Belgique
21 rue des Minimes, 1000 Bruxelles

Horaire

Du mardi au vendredi de 10h à 17h
Le samedi et dimanche de 10h à 18h

Prix

10 euros (tarif réduit : 7 euros)

Accès

Métro : ligne 2 & 6 : arrêt Louise;
ligne 1 & 5 : arrêt Gare Centrale
Tram : lignes 92 & 93 : arrêt Petit Sablon
Bus : lignes 48-95-27 : arrêt Chapelle
Parking : Poelaert

Commissaires de l'exposition

Bruno Benvindo et Pascale Falek-Alhadeff

Retrouvez le Musée Juif de Belgique sur

www.mjb-jmb.org

www.instagram.com

www.facebook.com



PARTENAIRES

Cette exposition a été réalisée en coopération avec l'agence Magnum Photos et le Musée de l'Elysée (Lausanne - Suisse).

Le Musée Juif de Belgique tient à remercier les différents partenaires, autorités et autres soutiens sans lesquels ce projet n'aurait pu voir le jour.



Musée
Juif
de Belgique

RUE DES MINIMES 21
1000 BRUXELLES
WWW.MJB-JMB.ORG

